

I

UNE PLUIE ÉTRANGE s'abat sur la terre en plein mois de juin.

D'un seul élan, l'eau se déverse à torrents du ciel, la vapeur s'élève des rochers grillés par le soleil. L'eau glacée et la vapeur se mêlent en un brouillard poussiéreux, aveuglant. Une odeur âcre, sauvage, se répand dans l'air, imprégné de la senteur des résines séchées, du parfum des fleurs fanées, des relents de salive que les oiseaux crachent dans leurs appels éperdus à l'amour tout au long de l'été et de la fragrance des herbes violacées qui couvrent les cimes escarpées des montagnes. Tout se dilue dans les trombes d'eau.

Brusquement, la pluie s'arrête, le vent tombe. L'eau dévale les ravins, la végétation gorgée d'humidité recommence à cuire dans la chaleur. Un soleil conquérant surgit de derrière les nuages dans le bleu intense du ciel. Comme après une longue séparation, le désir de la terre et de la forêt s'enflamme aveuglément, brûle de jalousie tous les êtres pris de frénésie amoureuse. Effrayés par le soleil, les papillons se terrent dans les anfractuosités. Les malheureuses abeilles cessent de rechercher le pollen.

Dans le silence étouffant, seules les fleurs de bananiers éclatent, flamboient comme si leur éclat pourpre voulait échapper à la moiteur étouffante, s'évaporer dans l'air, s'envoler vers les nuages.

Mièn s'est réfugiée dans une grotte en compagnie des femmes du Hameau de la Montagne *. Elle se sent fiévreuse, se touche le front, le trouve glacé. Son cœur bat la chamade. Furtivement, elle pense, angoissée, à son fils.

Serait-il tombé dans la jarre d'eau ? Aurait-il reçu une tige effilée dans l'œil ? Non, non... Tante Huyén est très méticuleuse, elle surveille chaque pas que fait l'enfant. La figure du petit est trop rayonnante, il ne peut rien lui arriver de mal. Mon fils a un visage radieux de bonté, les démons comme les génies le protégeront.

Elle n'a plus peur pour son fils. Elle continue néanmoins d'être fébrile, angoissée. Quel malheur l'attend au bout du chemin ?

« Assez, rentrons. C'est un jour sans. »

Mièn interrompt le silence.

Personne ne répond. Les femmes restent debout, serrées les unes contre les autres, regardant le ciel. Elles viennent d'effectuer la première sortie en forêt de l'année pour récolter le miel. Dès l'aube, la malchance les a frappées. À peine sur la montagne, l'une d'elles s'est tordu la cheville en tombant. Elles ont dû la

* Il s'agit en fait d'un village qui a gardé son ancien nom de hameau. (Toutes les notes sont du traducteur.)

soutenir jusqu'au poste de garde. Elles avaient franchi deux montagnes quand la pluie s'est abattue sur elles. Maintenant, le sol exhale la fièvre. La chaleur jaillit des ruisseaux, des sentiers jonchés de feuilles pourries. La chaleur s'évapore des feuilles et des fleurs écrasées, arrachées par la pluie, plaquées au pied des arbres. Tout empeste.

« Rentrons », presse Mièn.

Une jeune fille pointe le doigt vers l'ouverture de la grotte :

« Tu veux que les serpents nous attaquent ? Ouvre grand tes yeux et regarde ! »

Mièn reste silencieuse. Elle n'a pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir qu'en cet instant les serpents rampent à travers les sentiers, s'élancent dans les arbres, se suspendent aux branches, prêts à attaquer leurs proies. Des lézards claquent la langue sur le plafond de la grotte. Mièn sursaute, lève la tête. Une femelle serpent attendant la ponte, étouffée par la chaleur ambiante, pourrait bien se jeter sur elles et les piquer au front. Une femme corpulente bat les fourrés devant la grotte, se retourne et dit :

« Prenez chacune un bâton, au cas où les serpents nous chargeraient en bande. »

Sans attendre, chaque femme s'arme d'un bâton. Elles restent là massées, regardant les vapeurs d'eau transparentes trembler, les serpents luisants onduler à travers les sentiers, écoutant les cris précipités des oiseaux dans le lointain. Un silence écrasant, épuisant, les assiège. Elles regardent la forêt, attendent l'instant

où le danger s'éloignera, silencieuses comme si elles tombaient de sommeil. Et le temps passe. Le soleil enfume lentement le sol couvert de feuilles pourries. Les arbres saturés d'eau exhalent une odeur nauséuse. Leurs écorces se rétractent. Au bord du ruisseau, les herbes empâtées de boue se redressent, effilées, minces et gracieuses comme des lames d'épée. Les lys se balancent doucement. Le vent se lève, chasse la vapeur démoniaque et languissante, arrache les femmes à leur somnolence. Elles se regardent. L'une, jetant son bâton, gronde :

« Encore une journée perdue. Cessons de rêver de miel et d'abeilles. Allons, il n'y a plus qu'à rentrer. »

Une autre continue en soupirant :

« Rentrons. Il est trop tard pour y aller. »

Elles reviennent au Hameau de la Montagne.

Le soir descend quand elles arrivent à l'orée de la forêt. Un soleil de cristal rougeoie, irradié de minuscules veines comme les pétales des roses. Le crépuscule s'empourpre. Miên marche derrière ses amies. Elle sent l'angoisse revenir, de plus en plus oppressante. Elle ne comprend pas pourquoi, de temps en temps, son souffle s'étrangle, son cœur se serre, broyé par une main invisible.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Hoan aurait-il eu des ennuis en cours de route qui l'obligeraient à ramener la flotte ? Il n'y a pas eu d'orages, rien ne menace mon mari, sauf les pirates. Mais cela fait des années qu'ils ont disparu. Hoan serait-il malade ? La pierre elle-même peut un jour transpirer, alors que dire d'un homme...

Miên n'arrive néanmoins pas à le croire. Elle marche laborieusement, le cœur palpitant, les entrailles tordues par le pressentiment du malheur qui la ronge depuis le début de la journée.

La maison de Miên se dresse sur la route sortant de la forêt. C'est l'une des plus récentes du village. Quand on l'a bâtie, c'était un lieu désert. Depuis, deux jeunes couples se sont installés à côté et la maison semble moins à l'écart. Elle s'élève sur une colline, entourée de toute part d'orangers et de pamplemoussiers. Plus loin, à l'ouest, le long des collines, les plantations de caféiers, de poivriers se suivent. De loin en loin, Hoan a implanté des cabanes au toit de feuilles pour y installer des pompes et abriter les ouvriers pendant la pause du thé. C'est la plus grande exploitation de la région. Personne n'en a de comparable. Hoan est consciencieux, actif, habile. Il cultive toujours les meilleures variétés de poivriers et de caféiers, celles qui exigent les meilleurs engrais, les soins les plus complexes et qui rapportent le plus sur le marché. Les planteurs du coin se précipitent chez lui pour apprendre ses techniques de culture. Après la récolte, ils viennent lui demander de les associer à la location des bateaux pour transporter les marchandises jusqu'aux marchés lointains de Danang et de Saigon. Rares sont les gens du Hameau de la Montagne qui ne lui doivent rien. Les compagnes de Miên le savent. Aussi se bousculent-elles devant la maison en voyant la foule agglutinée jusque dans la cour.

« Pourquoi y a-t-il tant de monde chez toi, Miên ?

– Je suis avec vous depuis l'aube, comment le saurais-je ?